



Madeleine Aylmer Roubenne

Elle avait quinze ans quand la France est entrée en guerre. Elle en avait vingt quand elle a été jetée au camp de Ravensbrück. Elle aimait les livres et le cinéma, elle était la fille unique et choyée de commerçants en porcelaine. Rien ne le prédestinait à jouer un rôle aussi actif dans la résistance, sinon l'amour et un sens aigu de la justice qui lui fait refuser la fatalité de la défaite. Il s'appelait Jean Aylmer, il n'était guère plus vieux qu'elle, 22 ans, c'était l'ami d'un cousin. De père anglais il aurait pu facilement se protéger, mais il avait choisi la France qu'il servira jusqu'à la mort.

Elle devient agent P1, autrement dit sous-lieutenant, dans le réseau Mithridate de l'OCM, organisation civile et militaire ; elle est entrée dans la résistance « aussi facilement que l'on pousse une porte » dit-elle avec naturel. Nom de code, même Loiseau. Jean a une excellent couverture, ingénieur en horticulture, il travaille chez Truffaut à Versailles. Ils sont chargés de faire exfiltrer, dirait-on aujourd'hui, des aviateurs alliés. Le 16 février 1944, ils sont fiancés. Madeleine a 20 ans.

Le 26 juin, c'est du ciel que le danger est venu, le bombardement allié fait 225 morts à Versailles et plus de 500 blessés. Elle est la seule survivante de son immeuble. Mais le 3 août 1944, alors que les alliés avancent en Normandie, que la Libération se rapproche, elle est arrêtée avec tout son réseau, trahi par un agent double. Un agent double qui réclama une rente après la guerre !

Jetée dans un voiture de la Gestapo, Madeleine se fait une promesse : elle gardera tout prix leur enfant, l'enfant de Jean, quoiqu'il advienne. Car elle sait depuis quelques jours qu'elle est enceinte. Elle est déportée quinze jours avant la libération de Paris ! et le train de la mort va plus vite que les blindés de Patton et de Leclerc.

Quand elle sera rapatriée début juin 1945 – via Stockholm-, elle tient dans ses bras un bébé de deux mois et demi, Sylvie, une petite fille née à Ravenbrück, le jour d'un printemps en enfer. L'enfant du miracle, quand on sait que les nazis noyaient les nouveau nés dans des seaux d'eau ou leur fracassaient la tête contre les murs.

L'histoire incroyable de cette délicieuse petite parisienne et de l'enfant de l'amour, elle mettra plus de cinquante ans à se décider à la raconter, avec la plus grande économie de mots. Elle l'a racontée non pour apporter un témoignage de plus sur les crimes nazis, mais pour dire à sa fille Sylvie, enregistrée sous le numéro matricule de sa mère, 61.162 « bis », quel homme était son père et de quel amour elle était née.

-1-

Sylvie n'avait pas besoin de numéro puisqu'il était impensable qu'elle vécut...

En septembre 2005, Madeleine et Sylvie ont accepté la photo que nous avons, timidement, proposé, devant la porte de l'Enfer de Rodin, dans ce jardin musée quasi mitoyen des Invalides. Une image symbolique et infiniment respectueuse que Madeleine a vécu comme un reconnaissance : elle avait apporté le livre de sa compagne de Ravensbrück, Germaine Tillion, qui, avec Geneviève de Gaulle et Marijo Chombart de Lauwe, furent ses phares dans la Nuit et le Brouillard. 120.000 femmes et enfants sont morts dans des conditions ignobles à Ravensbrück. Elle doit témoigner encore. Son livre « J'ai donné la vie dans un camp de la mort » (édition Lattès/J'ai Lu) bouleverse tous ses lecteurs et il est essentiel qu'il ne soit jamais épuisé. Elle termine son témoignage par une phrase que nulle autre ne pouvait exprimer : « je ne regrette pas mon passage au camp de Ravensbrück. En quelques mois, j'ai accumulé les connaissances que l'on met tout une vie à acquérir ». Comme si sa fille l'avait sauvée.

Puis elle se construira une seconde vie, qui se prénomment Sophie, Sonia, Emmanuel.